
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142 et 146)

Après le meurtre des enfants du cheïk Abd-er-Rahmam, Selman appelait à lui les Souafa, convoquait tous les contingents des villages de l'Oued-Rir, augmentait les défenses de Tougourt et se disposait à soutenir un siège. Il écrivait aussi au chérif Mohammed ben Abd-Allah, lui demandant son assistance pour faire, disait-il, la guerre sainte. Le chérif se mit en marche en toute hâte avec 200 cavaliers et 800 fantassins. Arrivé à El-Hadjira il apprit que la colonne française avait rebroussé chemin de Dziouâ. Tougourt n'ayant dès lors plus besoin de son secours, il retourna à Ouargla.

Délivré de tout souci du côté des Français, Selman se rend au Souf. Il cherche à arrêter à Kouinin plusieurs partisans de l'ancien cheïk Abd-er-Rahman, mais ceux-ci se lancèrent à travers les dunes de sable jusqu'à Guemar, en tirillant avec ses serviteurs. Selman rentre à Tougourt sans avoir obtenu grand profit

de son expédition. L'été se passa sans incidents remarquables. La mésintelligence qui éclata entre Mohammed ben Abd-Allah et Si Naïmi, le frère de Sidi Hamza, des Oulad-Sidi-Cheïkh, paralysa les insoumis.

Cependant Selman continuait à nous adresser des lettres, affectant de rester en bonne relation avec nous; mais ces lettres étaient toutes dictées par l'esprit du mensonge et de fourberie dont il nous donnait des preuves si fréquentes. Durant ce temps, il demandait au chérif d'être prêt à venir lui porter secours, si les Français attaquaient Tougourt. Le chérif conseillait à Selman de ne pas s'enfermer dans sa ville que les Français finiraient toujours par prendre. Le plan qu'il préférait consistait à réunir leurs forces et à harceler les Français dans leur marche sur Tougourt; si les Français les repoussaient, ils devaient se retirer dans Ouargla, d'où ils pourraient toujours troubler aisément l'établissement que nous tenterions de faire dans l'Oued-Rir'. Selman adopta ce projet, fit transporter le trésor de la Kasba à Ouargla et vendit les approvisionnements de dattes que l'on gardait habituellement en cas d'événement. Les caravanes du chérif et des insurgés de l'ouest de l'Algérie, allaient librement aux marchés de Tougourt et d'El-Oued.

Selman envoya même une députation au Bey de Tunis pour lui demander son appui. Cet émissaire était Bou Chemal dont nous avons déjà eu l'occasion de parler. Mais celui-ci s'occupait plutôt de ses propres intérêts que de ceux de son maître qu'il souhaitait voir renverser pour se mettre à sa place. Il y avait longtemps que le trône de Tougourt l'empêchait de dormir et longtemps encore il devait en être ainsi comme nous le verrons. Cheïkh du faubourg de Nezla, Bou Chemal ne manquait pas d'une certaine influence. A la mort du sultan Abd-er-Rahman, il s'était hâté d'aller à Biskra, saluer le colonel Bondville et le capitaine Seroká, leur exposant les vœux soi-disant formés par le Prince avant de mourir et il demandait que la tutelle de ses enfants lui fût confiée à l'exclusion de tout autre. Bou Chemal accueilli par nos officiers avec la plus grande bienveillance, était envoyé à Constantine où le général commandant la province, le recevait de même et lui remettait en le congédiant un pli ca-

cheté à l'adresse des habitants de Tougourt. Persuadé que cet écrit lui conférait la tutelle des enfants d'Abd-er-Rahman et par conséquent le gouvernement provisoire de Tougourt, il s'était fait précéder par des courriers porteurs de la nouvelle. En effet les habitants à son approche de la ville, sortirent en masse au-devant de lui et il ne craignit pas de se proclamer leur chef, comme maire du Palais en quelques sorte, investi par le Gouvernement français. A son arrivée à Tougourt on ouvrit en assemblée le pli du général de Constantine et au grand désappointement de Bou Chemal on en tira une proclamation, invitant les habitants de Tougourt à ne pas s'écarter des règles du devoir et à n'obéir à personne autre qu'au fils de leur Prince défunt. Cette lecture porta un rude coup au crédit de Bou Chemal, se disant investi de la régence et ses assertions ne furent plus écoutées. Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons déjà dit, quant à la tutelle de Lalla Aïchouch et de ce qui s'en suivit. Bou Chemal était une de ces natures remuantes qui ne peuvent vivre sans intrigues et jouent un rôle avec le maître quel qu'il soit et le trahissant à la première occasion pour se mettre à sa place. Après avoir fait de l'opposition à Selman il affectait de se rattacher à sa cause et c'est lui qui s'offrit pour partir en députation, demander l'appui du Bey de Tunis et lui offrir le protectorat officiel de la principauté de Tougourt.

Bou Chemal avec les six notables qui l'accompagnaient, passa quelque temps à Tunis, sollicitant en faveur de son maître, mais en même temps il travaillait pour son propre compte ; quelques années auparavant notre historiographe algérien, M. Berbrugger, dans une course à travers le Sahara, avait fait à Tougourt la connaissance de Bou Chemal qui lui avait donné l'hospitalité avec un empressement quelque peu intéressé. Bou Chemal s'était figuré que le Gouvernement français lui enverrait une décoration. Tout ce que fit M. Berbrugger fut de dédier à Bou Chemal la brochure de ses impressions de voyage.

Donc étant en ambassade à la Cour du Bey de Tunis, Bou Chemal écrivit à Alger à son ancien hôte le priant de faire des démarches et des propositions pour amener la conquête de Tougourt par la France ; naturellement il offrait de gouverner pour

nous la ville Saharienne, aussisôt la chute de l'usurpateur Selman. Cette intrigue n'eut aucun succès; on n'obtint pas non plus à Tunis les renforts, les canons que l'on n'y demandait, et la députation s'en retourna à Tougourt avec une demi douzaine de fusils seulement, donnés en cadeau au moment du départ.

Au mois de juillet Selman faisait auprès de nous une nouvelle tentative pour rentrer soi-disant en grâce, afin de couvrir une nouvelle faute. Au moment où il protestait encore de sa fidélité, le chérif d'Ouargla arrivait à Tougourt. Mohammed ben Abd-Allah fit son entrée dans cette ville avec une trentaine de cavaliers précédés de musique bruyante et une caravane de chameaux. Prévenu de son approche Selman lui avait fait dresser des tentes près de l'Aïn-Flita, groupe de palmiers au sud-est de Sidi-Bou-Djenan. Il alla ensuite à sa rencontre à la tête d'une cinquantaine de chevaux composant son goum. Ils mirent l'un est l'autre pied à terre, s'embrassèrent, puis ensemble entrèrent à Tougourt. Peu de jours après Selman faisait exécuter des travaux pour mettre Tougourt en état de défense. La porte dite Bab-Abd-er-Rahman était murée, les communications avec l'extérieur n'avaient plus lieu que par le Bab-el-Khodra, où étaient placés des agents chargés de surveiller l'entrée des étrangers. L'enceinte de la ville était réparée et refaite entièrement sur certains points reconnus trop faibles. Tels étaient les préparatifs contre les Français, disait-on sans mystère, pour leur faire perdre du temps à un siège, pendant qu'on les harcelerait en rase campagne.

Le chérif Mohammed ben Abd-Allah, s'appuyant sur Tougourt, devenu pour le moment son centre d'action, opéra quelques razias heureuses sur nos tribus, en avant de Géryville et de Laghouat. L'échec moral plutôt que matériel que nous venions d'éprouver par suite de ses coups de main très hardis réclamait une revanche éclatante. Le gouverneur de l'Algérie donna l'ordre à tous nos commandants d'avant-postes de faire harceler sans cesse les tribus dissidentes par les tribus soumises afin que celles-ci ne fussent pas elles-mêmes surprises et attaquées par les premières. Les généraux commandant les trois divisions faisaient attaquer simultanément le chérif et tous les dissidents depuis la frontière de l'Est jusqu'à celle de l'Ouest par des pointes pro-

fondes poussées par nos goums soutenus en arrière par les petites colonnes mobiles de Géryville, Laghouat, Bousâda et Biskra. Ces irruptions de nos goums dans ces espaces où les objectifs sont aussi mobiles que les intérêts matériels des tribus qui les habitent, ne pouvaient naturellement avoir de but bien défini. On laissa donc à chaque chef indigène le soin de frapper où son instinct de guerre le conduirait, connaissant assez par expérience la prudence habituelle de chacun d'eux, pour ne pas craindre d'entreprises trop compromettantes. On avait confiance que ces coups frappés inopinément des différents points de notre ligne du Sud, produiraient une grande perturbation chez nos ennemis qui, fuyant un danger, se précipiteraient dans l'autre.

Des préparatifs furent faits sur toute la ligne dans les derniers jours du mois d'octobre 1853. Notre khalifa Si Hamza ould Bou-Beker, à la tête de 1,000 cavaliers et 1,200 fantassins de ses ksour et si Chérif Bel Arche avec ses contingents des Oulad-Nayls et des Larbâa se tinrent prêts à marcher, le premier de Géryville, dans la direction de Metlili, et le second de Laghouat, sur Berryan; les goums de Bousâda et de Biskra se rassemblèrent en avant de ces postes, pour se porter également dans le Sud. Des goums de réserve furent appelés des tribus limitrophes du Tell pour protéger les populations du Sud, dont les guerriers allaient être lancés en avant et, dans le but de couvrir le flanc droit de cette grande offensive, trois camps de cavaliers arabes, tirés des subdivisions de Mascara, Sidi-bel-Abbès et Tlemcen, commandés par des officiers français, furent établis pour battre de ce côté le sud-ouest de la province et surveiller les dissidents de la frontière marocaine.

L'un de ces goums, celui de El-Aguer, eut l'honneur de préluder par une action vigoureuse aux opérations de la campagne. Son chef, le capitaine Lacrételle, attaqua le 26 octobre à Brazia, sur le Chot El-Gharbi, les Rézaïna insurgés, mêlés aux Maïas du Maroc et les vainquit dans un combat acharné, dans lequel ils perdirent 150 morts, 250 fusils et deux drapeaux.

Dès les premiers jours de novembre nos corps indigènes, soutenus en arrière par nos petites colonnes mobiles, s'ébranlèrent à la fois. Dans cette marche en bataille, le commandant supé-

rieur de Laghouat, au centre de la ligne, n'attendit pas dans son impatiente ardeur les mouvements des ailes et se porta trop rapidement jusqu'à Berryan et Guerara, avant que celles-ci eussent eu le temps de marcher à sa hauteur. Il fallut rappeler en arrière les goums de Laghouat qui, parvenus le 16 novembre à Guerara, alors que le khalifa Sidi Hamza, retenu par les pluies torrentielles sur l'Oued-Seggeur, n'avait pas encore atteint le pays de Mellili, et se trouvait là dans une situation isolée et comme un point de mire pour tous nos ennemis. Toutefois cette pointe prématurée du commandant du Barrail, ne laissa pas que de produire dans le Sud une impression considérable, en donnant à nos ennemis la mesure des marches hardies que nos soldats ne craignaient plus de faire dans les régions sahariennes.

Cette manœuvre produisit notamment un grand effet sur les villes de l'Oued-Mزاب, qui renouvelèrent leurs protestations de soumission et se mirent en relations plus intimes avec le commandant supérieur de Laghouat.

Cependant le khalifa Si Hamza avait pu franchir, le 9 novembre, les eaux de l'Oued-Seggeur et continuer sa marche sur Mellili. Les habitants de cette oasis et les Chambá-Berazga qui se meuvent autour d'elle, quoiqu'ils fussent ses *serviteurs religieux*, n'étaient pas tous disposés à le recevoir, mais à son approche tous les partis se mirent d'accord pour faire acte de soumission à ce serviteur de la France.

Le 18 novembre, le khalifa s'établit sous les murs de Mellili, à une journée de marche des grandes villes de l'Oued-Mزاب qui lui montrèrent, comme au commandant du Barrail, d'excellentes dispositions.

Pendant que les événements que nous avons rapportés, pour indiquer la marche générale des opérations, s'accomplissaient dans le sud-ouest, les contingents indigènes de Bousâda et de Biskra, placés d'abord en observation à Sâada et à Aïn-Rich, dès les premiers jours de novembre, ne restaient point inactifs. Le 20 novembre 500 chevaux d'élite conduits par le kaïd Si Ahmed bel Hadj ben Ganâ, furent lancés sur les villages au sud de Dzioua. Sur leurs traces et sous leur protection, marchaient des groupes de Selmia, de Rahman et d'Oulad-Moulat, accourant à leurs pal-

miers de l'Oued-Rir', pour en faire la récolte. Enfin, pour prévenir toute entreprise du côté de l'Oued-Souf, un autre goum, sous les ordres du kaïd Ben Chenouf, alla battre le pays entre El-Oued-Souf et Tougourt.

Le 24 novembre Si Ahmed bel Hadj, campé à Dziaoua, y apprend la réception pacifique de la colonne de Laghouat à Guerara et profite de l'ébranlement qu'elle a produit pour se jeter sur les villages où les Oulad-Sacy révoltés ont abrité leurs richesses; il y pénètre le 29 après une longue marche de nuit, s'empare des villages de Taïbet et El-Alia et des approvisionnements de blé, d'orge, de dattes, de tentes, d'étoffes, d'armes, ainsi que des chameaux qui y étaient renfermés.

La seconde et la plus remarquable période de cette brillante campagne va s'ouvrir maintenant. Si Hamza venait d'entrer sans coup férir à Metlili, mais la soumission de cette bourgade et des Chamba-Berazga qui l'entourent, ne pouvait être que très éphémère, tant que le chérif Mohammed ben Abd-Allah resterait établi à Ouargla, car ces populations nouvellement soumises, abandonnées à elles-mêmes, n'étaient pas capables de lutter avec le chérif et de maintenir leur indépendance à son égard.

Le marabout Si Hamza qui ne s'était annoncé jusque là que sous l'égide, pour ainsi dire, de son influence religieuse sur les gens de cette contrée, irait-il combattre jusqu'à Ouargla pour le compte de la France, celui qui tenait encore contre elle le drapeau religieux des Musulmans ?

La circonstance était délicate et l'on comprend que ce chef réfléchit longtemps et sérieusement avant de s'engager dans cette audacieuse expédition à plus de 60 lieues au delà de Metlili. C'est ce qui explique qu'il resta près de vingt jours campé sous les murs de cette ville. Au reste on ne saurait trop louer la prudence et la circonspection de sa conduite en présence des difficultés immenses qu'il avait à vaincre. Que l'on songe en effet à ce qu'il fallait de hardiesse à notre khalifat, en ne parlant ici que des périls matériels de l'entreprise, pour franchir avec une troupe indigène, sans organisation et sans consistance, les solitudes qui les séparaient de son adversaire et se trouver ensuite face à face avec lui au milieu d'un système d'oasis où l'eau manque à

qui n'est pas maître des villes, et où les villes entourées presque toujours d'un fossé plein d'eau et cachées au milieu de jardins inextricables, pourraient résister même aux efforts d'une colonne française munie d'un équipage de siège! Ajoutons qu'une telle témérité ne pouvait être permise qu'à un chef indigène tenant comme Sidi Hamza, d'une main l'épée du guerrier et de l'autre le chapelet du marabout.

Si Hamza passa donc 18 ou 20 jours devant Metlili, envoyant adroitement sonder les dispositions de ses adversaires et réveiller chez eux le respect et l'affection pour le nom de ses ancêtres les Oulad-Sidi-Cheïkh; il fit surtout parler à ses frères Si Naïmi et Si Zoubir qui étaient au nombre des partisans du chérif. Enfin, à force de patience et d'adresse, il parvint à débrouiller l'écheveau de la résistance qu'il avait devant lui. Quelques paroles amies lui arrivèrent d'abord de Ouargla, apportées par un homme de la tribu du Mekhadma qui s'était sauvé au péril de ses jours. Peu après, Si Zoubir, son plus jeune frère, vint lui faire de la part de quelques hommes influents des Châmba-bou-Rouba, Mekhadma et Saïd-Atba, des protestations de dévouement. Enfin, le cheïkh Taïeb ben Babia, chef de Negouça, lui ayant fait savoir qu'il était tout à lui et aux Français et qu'il lui livrerait les portes de la ville, Si Hamza n'hésita plus à se porter en avant.

Dès que le Gouverneur général apprit cette résolution, il prescrivit au commandant du Barail de se porter avec sa colonne à hauteur de Guerara, et, au commandant Niqueux, de la colonne de Geryville, de marcher sur Metlili pour appuyer le mouvement du khalifa.

Ce fut le 5 décembre que Si Hamza partit de Metlili avec sa petite armée indigène, se dirigeant sur l'oasis de Negouça. Lorsque après plusieurs journées de marches pénibles au travers des steppes rocailleuses du désert, il parvint à 4 lieux de Negouça, les envoyés du cheïkh Ben Babia, resté fidèle à sa parole, se portèrent à sa rencontre et le lendemain il fit son entrée dans la ville où il établit ses approvisionnements et ses impédimenta, sous la garde d'une partie de ses fantassins; puis avec la partie la plus mobile et la mieux disposée au combat, il marcha rapidement sur le douar des partisans du chérif.

Cependant celui-ci qui n'ignorait plus qu'il y avait chez les Chambâ-bou-Rouba, les Mekhadma et les Saïd-Atba, des éléments de défection et qu'un ennemi redoutable s'appêtait à le combattre, avait parcouru ses ksour et ses douars pour stimuler le zèle des siens et était parvenu à réunir sous ses drapeaux, à Ouargla, près de 4,000 hommes, fantassins et cavaliers. Cette masse s'avancait sur Negouça, le jour même où Si Hamza en sortait pour attaquer les dissidents. Mohamed ben Abd-Allah, arrivé sous les murs de la ville, se disposait à l'enlever de vive force, lorsque la nouvelle de la marche de Si Hamza se répandit avec rapidité parmi les siens et les jeta dans une grande confusion. Quelques coups de fusil tirés sur eux de Negouça, mirent le comble au désordre et en un instant la débandade fut générale.

Les gens d'Ouargla et autres ksour des environs, coururent à la défense de leurs villes; les Makhadma, Saïd-Atba, Chambâ-bou-Rouba, s'élancèrent vers leurs douars et il ne resta plus auprès du chérif que les gens des Larbaâ et Oulad-Nayl, avec lesquels il se mit en toute hâte à suivre les traces de Si Hamza. Celui-ci avait fait grande diligence et dès le point du jour il s'empara de quelques troupeaux, puis continuant sa marche le jour et la nuit suivante, il se trouva en présence du chérif et de ses partisans, qui avaient doublé de vitesse pour venir protéger leurs richesses si fort compromises. Au point du jour Si Hamza aperçut l'ennemi posté sur des dunes formées par les sables, dans les sinuosités desquelles il avait disposé ses cavaliers et ses fantassins. Notre khalifa sans s'en laisser imposer par ces énormes masses de sable qui cédaient sous le poids des hommes et des chevaux, s'élança à la tête des siens contre ces véritables remparts naturels et suivi par les fantassins de nos ksour, par ceux de Stitten, en particulier, et par quelques cavaliers intrépides. La mêlée devint générale; Si Hamza animant les siens par son exemple, combattait au premier rang; bientôt son cheval est tué et il est blessé lui-même à la main. Saisi peu d'instants après corps à corps par El Hadj Taïeb, des Beni-Méïda, l'un des partisans du chérif, le plus renommé par son courage, il ne peut se débarrasser de cet adversaire qu'en lui cassant la tête d'un coup

de pistolet. Mais les gens du chérif tenaient bon et les assaillants harassés de fatigue s'étaient retirés en arrière pour reprendre haleine. Le choc avait été rude et meurtrier et les deux partis avaient éprouvé des pertes sensibles. Ben Nacer ben Chôhra, le bras droit du chérif, gisait sur le sable grièvement blessé.

Cependant Si Hamza se préparait à recommencer la lutte et courant de l'un de ses contingents à l'autre, choisissait les plus braves pour en faire une tête de colonne d'attaque, quand il vit s'avancer vers lui huit hommes à pied conduisant un cheval de soumission en criant : « Au nom de Dieu, nous vous demandons l'aman; nous vous demandons à venir sous votre drapeau » et sous celui de la France ! »

Le khalifa suspendit ses préparatifs de combat, fit dire aux insurgés de s'arrêter et rassemblant ses kaïds les consulta sur ce qu'il était convenable de faire. « Donnez leur l'aman, lui dirent-ils, les Français eux-mêmes s'ils étaient ici n'hésiteraient pas à l'accorder, mais nous savons qu'ils sont miséricordieux et qu'ils pardonnent avec joie à leurs ennemis vaincus. » Si Hamza se rendit à leurs désirs.

Quant au chérif il n'était plus là. Suivi de quelques cavaliers et d'un chameau portant presque à l'état de cadavre son lieutenant Nacer ben Chôhra, grièvement blessé, il s'éloignait sur Tougourt auprès de son ami Selman ben Djellab. Mais comme nous l'avons déjà dit le chérif avait trop peur d'être pris en se tenant enfermé dans une ville. Après quelques jours de repos, il se remettait en marche et allait vivre en rase campagne entre Tougourt et le Souf, nourri, approvisionné par les soins de Selman.

Nacer ben Chôhra, lui, resta à Tougourt, dans l'impossibilité où il était de suivre son maître. Le moment est venu de dire quelques mots sur ce personnage que nous reverrons encore souvent en scène.

Les Ben-Chôhra ont pour ancêtre un certain Ali, habile faconnier, originaire des Chorfa du Maroc, qui vint vers la fin du XVI^e siècle s'établir avec quelques tentes chez les Mâmra, l'une des quatre fractions des Larbâa, alors installés dans le Zab, près

de Biskra. Guandouz, fils d'Ali, se signala dans les luttes que les Larbâa soutinrent pour s'implanter définitivement sur le territoire qu'ils occupent encore aujourd'hui au sud de Laghouat et il acquit une grande renommée.

Les Larbâa formaient une sorte de petite république oligarchique, dirigée par les principales familles de chaque fraction.

Guandouz reçut du gouvernement turc un cachet et des présents comme chef de cette tribu, avec pouvoir de nommer les cheikhs sous ses ordres. Son fils Chaouï lui succéda dans cette position prépondérante, mais la discorde se mit parmi ses enfants et dans cette famille, comme dans le plus grand nombre des familles indigènes nobles ; deux partis se formèrent, des luttes sanglantes eurent lieu et se renouvelèrent fréquemment chez les Larbâa.

Ben Chôhra resté maître après plusieurs combats et la mort de son compétiteur El-Bey, était le chef de la tribu au moment de la conquête française. Lorsque notre action s'étendit vers le Sud il fut nommé kaïd des Larbâa. Ennemi de Ben Salem, qui était le chef de la famille la plus puissante de Laghouat, il lutta sans cesse contre lui et fut tué à El-Fedj, laissant un fils nommé Nacer.

Nacer ben Chôhra hérita de toute l'influence de ses ancêtres. Cachant ses ressentiments contre Ben Salem, il accepta la position d'agha des Larbâa, sous ses ordres, lorsqu'en 1846 (1) celui-ci fut investi khalifa du Sud. Mais toute entente était impossible entre ces deux hommes et leur mésintelligence qui avait plusieurs fois troublé la tranquillité du pays, détermina l'autorité à examiner lequel des deux il convenait de destituer.

Inquiet d'un ordre qui le mandait à cet effet à Médéah, Nacer prit le parti de s'enfuir, emmenant avec lui ses partisans et raziant les tentes de ses adversaires sur son passage. Il rejoignit alors (1851) le chérif Mohammed ben Abd-Allah dans les environs de Ouargla et se montra l'un des plus énergiques défenseurs de Laghouat, attaqué par nous en 1852.

(1) C'est par ordonnance royale du 16 août 1844 qu'Ahmed ben Salem a été nommé khalifa de Laghouat, — N. de la R.

Depuis cette époque, malgré la soumission des Larbâa, il ne cessa, en compagnie du chérif Mohammed ben Abd-Allah, de nous faire une guerre continuelle. Nous le reverrons souvent dans le cours de ce récit. Nacer ben Chôhra représente la branche aînée des descendants d'Ali et de Guandouz dont le souvenir a été conservé par un chant populaire bien connu dans le Sud. On le dit composé par le marabout El-Hadj Aïssa, de Laghouat, en l'honneur du fauconnier Ali, l'ancêtre de la famille; en voici la traduction :

Dès qu'apparaît l'aurore, mon premier soin est de seller ma monture pour aller rôder dans le désert.

Légerement vêtu, j'ai sur mes deux épaules mes faucons, mes compagnons.

Je saute sur ma gracieuse jument qui au seul bruit d'un étournement s'emporte avec la vitesse du vent.

A peine ai-je commencé à galopper qu'une outarde se présente à mes yeux, sortant d'un massif de thym.

Quelle joie pour moi de voir cette belle proie ! et je lâche aussitôt mon faucon favori.

Il s'élève dans les airs, redescend plus vite qu'une balle, enlève sa proie et revient à son maître.

Les faucons que j'aime le plus ce sont ceux qu'on appelle *bourni*.

Leurs maîtres s'attachent tellement à eux qu'avant de leur rendre la liberté ils leur font au bec une marque avec un fer tranchant, afin de pouvoir les reconnaître l'année suivante.

Ceux-là, un seul mot de leur maître suffit pour les rappeler et quand vous les lancez sur des outardes, ils ne sont pas longs à vous en rendre maîtres.

J'aime ces nobles qualités de faucon; j'aime en faisant galopper ma cavale, à leur chanter des chants mélancoliques.

La veille du jour de chasse, je ne les laisse pas dormir, leur colère retombera sur le gibier.

Heureux d'avoir des faucons, j'ai encore le bonheur d'être dans l'aisance.

Ma tente en brillants poils de chameau est gardée par des esclaves qui ne connaissent que leur maître.

Et il y a dedans des belles dont la vue est éblouissante comme

celle de charbons ardents placés sur un blanc tapis de neige.

On ne peut nier que la chasse ne soit un exercice louable, car tous l'aiment : saints, prophètes ou simples humains.

C'est ainsi ma belle cavale, que parcourant ensemble les déserts, nous passons tantôt dans les sentiers difficiles, tantôt dans de belles plaines, à l'aspect pittoresque, poursuivant la trace des outardes et n'ayant pour compagnons de route que nos chers faucons.

C'est à El-Hamadjin (entre Laghouat et le Mezab) qu'il nous faut passer l'hiver.

Quel bonheur de faire veiller là nos faucons, au milieu de gens honorables et de nous montrer à nos rivaux, nous promenant dans de riches vallées.

Mon Dieu ! fait moi savoir ce que je suis, car je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un cavalier aussi redoutable que moi !

Allons donc visiter ce désirable lieu de Sahouana (près de Laghouat).

Promenons-y nos faucons avec leurs poitrines semées d'étoiles brillantes comme celle du Firmament.

Après avoir quitté cet endroit fertile nous arriverons à un terrain aride et l'ayant traversé nous trouverons un sol couvert de verdure.

Nos faucons lancent une chrétienne (nom donné à l'outarde), ivre, endormie, avec un collier au cou, ne se doutant pas de la surprise qui l'attend.

Mon cher faucon s'élançait dans les airs, redescend comme une flèche et tombe sur la pauvre chrétienne.

Je lui arrache ses beaux habits et lui fait goûter l'amertume de la mort.

La victime désespérée se déchire les joues jusqu'au sang et se noircit la figure en signe de deuil.

Le chérif après avoir vu ses lieutenants les plus dévoués et les plus intrépides tomber à ses côtés, avait donc fui, délaissé de presque tous ses partisans, abandonnant à notre discrétion et nous laissant le soin de recueillir sous notre protection toutes les villes et les tribus sahariennes qui avaient armé contre nous.

Ces résultats que nous avons obtenus par l'offensive simultanée de nos goums, sur un théâtre d'action presque indéfini et sous l'appui moral de quelques centaines de bayonnettes, avait dépassé nos espérances.

Après la capitulation des dissidents, réglée sur le champ de bataille, Si Hamza reprit la route de Negouça et fut salué, chemin faisant, par les acclamations des tribus venant en foule lui présenter le cheval de soumission. Sa marche devint un véritable triomphe jusqu'à l'oasis de Ouargla, où on le força de s'arrêter, à Rouïssat, dans la kasba que le chérif s'était fait construire, pour que sa victoire fut bien constatée aux yeux de tous.

Afin de mettre à profit le trouble et la confusion qui régnaient dans les tribus, afin de ne pas donner au chérif le temps de se remettre des échecs qu'il venait d'essuyer, il fut décidé que le colonel Durrieu, commandant la subdivision de Mascara, rejoindrait le khalifa Si Hamza, pour consacrer par l'apparition du drapeau de la France sur le théâtre des événements, la conquête que ce chef venait d'accomplir et ensuite préparer l'organisation de ce pays. Le colonel Desvaux, commandant la subdivision de Batna, agissait de son côté vers Tougourt et le Souf pour empêcher le chérif de reconstituer un centre quelconque de résistance; mais l'Oued-Rir' restait toujours là sous la possession de Selman, souffrant du blocus, de l'interdiction de tout commerce, mais incapable de se soustraire au joug qui pesait sur lui. Le Souf continuait sa politique tortueuse à notre égard, protégeant le chérif en sous main, tout en envoyant des Miad protester de sa fidélité à Biskra. La tranquillité ne pouvait donc être de courte durée.

En effet, après avoir passé quelque temps dans l'ombre, sur la frontière tunisienne, le chérif s'étant refait une bande d'une centaine de cavaliers, se rapprochait du Souf où il attendait l'été. Tous nos nomades partant à cette saison pour le Tell et laissant le Sahara désert, il espérait opérer quelque coup de main sur les Oulad-Naïl.

Voici quelles étaient les dispositions prises en vue de parer à ces éventualités. Un goum d'une centaine de chevaux à Zeribet-El-Oued, protégeait le Zab. Cent chevaux au bordj de Sâda cou-

vraient l'Oued-Rir' ; enfin, cent chevaux au bordj de Doussen offraient un point d'appui aux Oulad-Zekri, dont les troupeaux paissaient encore dans les ravins qui forment les sources de l'Oued-Itel. Les Oulad-Moulat, espérant obtenir l'autorisation d'enlever leurs dattes, étaient encore au mois d'avril à Bou-Fegoussa, à l'est de l'oasis de Sidi-Khelil.

Vers le commencement du mois, ils enlevèrent quelques troupeaux aux Oulad-Sahïa. Ceux-ci et les Rebaïa se réunirent en grand nombre pour tomber à leur tour sur les Oulad-Moulat qui étaient sur leurs gardes ; les insoumis survinrent inopinément ; ils étaient donc attaqués par ceux qu'ils voulaient surprendre.

Le combat fut vif. Les Oulad-Sahïa laissèrent sur le terrain une quinzaine de morts et perdirent une soixantaine de chameaux montés par leurs fantassins.

Tous les nomades étaient concentrés dans le Zab, se disposant à prendre la route du Tell ; il ne restait plus que quelques caravanes des Selmia et des Rahman qui étaient encore à Meraïer, occupés à enlever leurs dattes, lorsque le commandant supérieur de Biskra apprit que le chérif s'était mis en route pour tomber sur ces caravanes. Il fit partir immédiatement tous les goums des nomades pour Meraïer, mais déjà le chérif avait traversé l'Oued-Rir'. Le chérif, en effet, était parti avec cent cavaliers et quatre cents fantassins montés sur des chameaux, sans que rien trahit sa marche ; il franchit plus de cent lieues et tomba sur l'Oued-Djedi à cinq lieues de l'oasis de Sidi-Khaled. Le chérif enlève plus de 2,000 moutons et près de 200 chameaux, 45 tentes. Le fils du cheikh des Oulad-Harkat, le jeune Taïeb ben Harzallah, rallie son monde, file le long de l'Oued-Djedi, jusqu'au Bordj-de-Doussen. Avec le kaïd Si Ahmed ben Bouzid, ils en partent au nombre de cent cavaliers et cent cinquante fantassins. Pendant que les Oulad-Harkat sont sur la piste du chérif, le commandant supérieur donne ordre au brigadier de spahis El Arbi Mamelouk de se porter avec 150 chevaux droit vers l'Oued-Rir' sur la ligne de retraite du chérif. Au lieutenant Amar, il était prescrit de se diriger de Zeribet-el-Oued sur les puits du Souf. Ainsi, si le chérif échappe aux Oulad-Harkat, il peut encore être atteint par le brigadier El Arbi ; s'il évite celui-ci, reste encore

la chance que le lieutenant Amar le rencontre. Mais, dès le 1^{er} mai au soir, Si Ahmed ben Bouzid aperçoit aux environs d'El-Fouhar les feux de bivouac du chérif. Taïeb ben Harzallah veut attaquer de suite pour se donner toutes les chances de la surprise. Mais le kaïd ben Bouzid remet l'attaque au lendemain. Le 2 mai, au matin, Taïeb et ses Oulad-Harkat, animés par l'espoir de reprendre leurs troupeaux, se jettent intrépidement sur l'ennemi. Les gens du chérif sont mis dans le plus grand désordre; lui-même couché en joue par deux cavaliers n'échappe que grâce au dévouement d'un de ses nègres. Cependant Si Ahmed ben Bouzid au lieu d'achever le succès, se tient à l'écart avec son goum. Les ennemis reviennent de leur première surprise, voient le petit nombre des assaillants et recommencent la lutte en gens désespérés. Taïeb et ses gens sont ramenés et Ben Bouzid prend la fuite avec ses soixante-dix cavaliers, sans brûler une amorce. Les Oulad-Harkat laissèrent sur le terrain 32 hommes tués, beaucoup de blessés et 147 fusils. Quant au chérif, il continua sa retraite sur Dzioua et entra en triomphe à Tougourt. Cette fois encore, comme après le combat de Metlili, comme après la prise de Laghouat, il se relevait par un de ces coups hardis qui aurait pu lui coûter cher, sans la lâcheté du kaïd Si Ahmed ben Bouzid.

Mohamed ben Abdallah ramena son monde auprès de Taïbet, où il était dans une excellente position pour continuer ses intrigues sur l'Oued-Rir' et sur le Souf, et en même temps à portée de tenter encore quelque entreprise contre nos gens. Excité par le chérif à faire la guerre sainte, Selman se rend à El-Oued, à la tête de quatre-vingt cavaliers; les villages du Souf procurent leurs contingents. Guemar seule ferma ses portes à Selman.

Selman, de retour à Tougourt, fait tous les préparatifs d'une expédition; il annonce qu'il va se mettre en mouvement avec tout l'Oued-Rir', Souf et le chérif qui déjà campe entre Tougourt et Temacin. Il dit qu'après avoir chatié Meraier de ses bonnes dispositions pour les Français, ils se jeteront sur le Zab. Mais tout cela n'était que pure forfanterie. Le Souf n'envoya que quelques jeunes gens sans importance; Temacin ne bougea pas, grâce aux bons conseils du marabout Tidjani Si Mohamed El Aïd.

Réduit à ses seules forces, Selman renonce à ses projets et se

venge par de nouveaux meurtres, de nouvelles confiscations, qui frappent les gens soupçonnés avoir des sympathies pour nous. Enfin, ce qui prouvait combien Selman se sentait peu solidement assis, c'est qu'il ne comptait plus, pour nous combattre, que sur le fanatisme des populations sur lesquelles sa naissance lui donnait jadis tant de prestige. Selman, abdiquant le rôle de cheïkh, de sultan de Tougourt, se déclarait le khalifa du chérif.

Mettant à profit les bonnes dispositions des gens de Guemar, le colonel Desvaux envoya le sous-lieutenant Rose, avec un goum, faire la reconnaissance de la route d'El-Faïd au Souf. M. Rose fut bien accueilli à Guemar et sa mission s'accomplit sans accident. Au mois d'août, voulant punir la tribu des Lakhedar des nombreux vols qu'elle avait commis et de plusieurs attaques à main armée, le commandant supérieur de Biskra se rendait, avec un escadron de chasseurs, au milieu de leur campement, près de Sidi-Okba. Comme on refuse de lui livrer les coupables, il inflige une amende et emmène les troupeaux comme garantie. Les Lakhedar essayent de les reprendre par les armes; on leur tue dix hommes.

Telles furent nos démonstrations pendant cette courte période; mais, afin d'isoler de plus en plus Selman, l'interdiction de commerce fut levée pour tous les villages du Souf, excepté celui d'El-Oued, dont les manifestations hostiles ne pouvaient être pardonnées. Dans les autres, au contraire, nous avions de nombreux partisans; il fallait leur donner l'ascendant. Les gens d'El-Oued virent là un indice certain que nous prenions nos dispositions pour l'hiver prochain. Ils voulurent détourner le coup qui les menaçait; ils envoyèrent un miad à Biskra. On leur imposa 50,000 francs d'amende, mais le parti hostile l'emporta encore sur celui de la paix, et ces démarches n'aboutirent pas.

Le 2 novembre, le brigadier El Arbi Mamelouk se portait, avec 250 chevaux de goum, jusqu'auprès d'El-Ouïbet, et enlevait plus de 5,000 moutons et 100 chameaux aux rebelles. Il ramenait sa proie, lorsqu'il fut assailli par la cavalerie ennemie. Notre goum charge d'abord, puis, apprenant que le chérif est là, une panique subite s'empare de nos cavaliers, qui fuient de tous côtés sans qu'il soit possible de les rallier. Afin de s'échapper

plus facilement dans les dunes, beaucoup mettent pied à terre et abandonnent leurs chevaux. Dans cette échauffourée, nous eûmes plusieurs morts, et les insoumis emmenèrent encore triomphalement à Tougourt plusieurs chevaux, plusieurs prisonniers, dont un cheïkh des Sahari et un cheïkh des Oulad-Moulat. Ce fut un incident fâcheux, surtout au moment où l'insoumission des Oum-el-Lakhoua avait amené un renfort important au chérif.

La première nécessité à remplir était de faciliter aux Selmia-Rahman et Oulad-Moulat de faire la récolte de leurs dattes dans l'Oued-Rir'. Il était à craindre que pour sauver leurs dattes, ces tribus ne prêtassent l'oreille aux menées de Selman pour les attirer dans son parti. Il fut décidé qu'une colonne légère, composée de 800 chevaux de goum, 1,300 fantassins des R'amra, Amer, Oulad-Djelal, Sidi-Khaled, Oulad-Zekri, appuyés par deux escadrons de spahis et une compagnie de tirailleurs indigènes, se porterait dans l'Oued-Rir', tatant le terrain, n'avançant qu'à coup sûr, faisant appel à nos partisans et qu'elle irait prendre position à Meggarin, à quelques heures de Tougourt. Faisant face à Selman et au chérif dans cette position, on protégeait la récolte de nos nomades. Le commandant Marmier, chef du bureau arabe de Batna, commandait cette colonne légère. Le colonel Desvaux avec 500 bayonnettes du 68^{me} de ligne, 3 escadrons de chasseurs et deux obusiers devait se placer à Mraïer, servant de base d'opérations à la colonne légère et lui prêtant une sorte d'appui moral.

Voici quelle était la situation des choses en ce moment; — c'est toujours le colonel Seroka qui parle: — Le chérif était à El-Oued, cherchant à décider cette capitale du Souf à se lever en masse pour aller au secours de Tougourt. Selman forçait les habitants de la banlieue de Tougourt à rentrer toutes leurs dattes dans la ville afin d'avoir un gage de leur fidélité. La masse des populations était secrètement pour nous, mais elle n'osait se prononcer tant que nous ne marcherions pas de façon à opérer le renversement de Selman.

En même temps que la formation de la colonne mobile de Bis-

kra, le Gouverneur général avait prescrit le mouvement des deux autres colonnes partant de Laghouat et de Bousâda, sous la protection desquelles une offensive générale des goums allait être dirigée dans le Sud.

C'est à ce moment que Selman, prévenu par ses espions de nos préparatifs de campagne, écrivait au Gouverneur général la lettre que l'on a lue en tête de ce travail, espérant que ses protestations mensongères allaient détourner l'orage qui le menaçait très sérieusement cette fois.

C'était le 18 novembre, auprès du bordj de Taïr-Rassou, que le rendez-vous avait été donné à tous les contingents de Biskra. Le commandant Marmier se mettait en mouvement le 21, avec la petite armée, emmenant un mois de vivre pour tout son monde, sur un millier de chameaux. Il campait le 22 à Mraïer, le 24 à la hauteur d'Ourlana, le 25 à Sidi-Rached. Partout, sur son passage, les gens des oasis s'étaient présentés protestant de leur désir d'avoir la paix avec les Français. Le mouvement de cette colonne avait été si rapide, on s'attendait si peu à une pareille offensive que ses éclaireurs enlevèrent à Sidi-Yahïa les trois serviteurs de Selman occupés à faire payer une amende. L'un d'eux, Talhaï, kaid de Tamerma, était un de ces coquins avec lequel Selman dominait l'Oued-Rir' par la terreur. Ainsi donc, jusque là, personne n'avait bougé. Les négociations entamées depuis longtemps avec l'Oued-Rir' portaient leurs fruits. Du reste le colonel Desvaux adressait aux populations une proclamation où il leur disait que la guerre n'était dirigée que contre Selman, cheïk de Tougourt, l'assassin des enfants d'Abd-er-Rahman, son prédécesseur, et non contre les populations écrasées par la tyrannie. Que le Souf restât sourd aux sollicitations du chérif, que les grands villages de la banlieue, travaillés par les émissaires des exilés qui suivaient la colonne, montrassent assez d'énergie pour s'enfermer chez eux, il était probable que Selman réduit aux seuls combattants de la ville et de la deïra, n'oserait attendre et prendrait la fuite.

En arrivant à Ghamra, petite oasis à 4 lieues au nord de Tougourt, on trouve le village abandonné; il n'y restait plus que les femmes, les enfants et les vieillards. Toute la population virile

s'était rendu en arme à Tougourt. Les gens de Ghamra ne pouvaient donner pour excuse la pression de Selman, car c'était la nuit précédente même, pendant que la colonne campait à Sidi-Rached, à quelques pas d'eux, qu'ils avaient abandonné leur pays. Ils ne pouvaient ignorer avec quel respect de la propriété, quelle discipline et quel bon ordre, la petite armée indigène avait traversé toutes les oasis depuis Mraïer. Il fallut donc infliger un châtiment à Ghamra. Le châtiment pouvait donner de l'ascendant aux partisans qu'on avait dans Nezla, Tabesbest, Zaouïa, qui avaient fait dire cent fois qu'ils n'attendaient que la présence d'une colonne française pour se prononcer. Après qu'on eut fait sortir ce qui restait de la population, le village fut livré au pillage.

Dans l'après-midi la colonne arriva devant Meggarin. Celle-ci fit mine de vouloir résister, mais quand on eut pris les dispositions pour l'enlever de vive force, la population jetant ses fusils vint en masse demander merci.

A Meggarin le commandant Marmier apprit que le chérif était à la veille d'entraîner les contingents du Souf. Tout donnait à croire qu'en se portant sur Taïbet-el-Gueblia, oasis sur la route de Tougourt à El-Oued, on parviendrait à en imposer au Souf, à y retenir les contingents, à faire échouer ainsi les manœuvres du chérif. Le mouvement sur Taïbet avait en outre l'avantage d'inspirer à Selman, qui devait déjà connaître la marche du colonel Desvaux, la crainte de se voir coupé son unique ligne de retraite, mission des goums, pendant que la colonne française marchait directement sur Tougourt.

En conséquence le colonel Marmier donna l'ordre au kaïd Si Mohammed bel Hadj de s'établir avec 400 cavaliers et autant de fantassins à Tala, en avant de Ghamra, afin de garder les communications avec Mraïer et isoler Tougourt et l'Oued-Rir', pendant la pointe qu'il allait faire dans l'Est. Le 27, dans l'après-midi, le commandant Marmier se met en route pour Taïbet avec le reste de ses forces. Si El Gharbi, beau-frère du marabout Si Mohammed el Aïd, le chef spirituel Tidjani des Oulad-Saïah, propriétaire de Taïbet, précédait la colonne dans le village. Pendant la nuit un émissaire de Si El Gharbi arrive au bivouac et

annonce que la veille le chérif a fait son entrée à Taïbet, non seulement avec tout son monde, mais avec de nombreuses bandes recrutées dans les villages du Souf. Le commandant Marmier ne pouvait plus songer à marcher sur Taïbet, qui est un grand village de 400 maisons, ou magasins, bâti au milieu de dunes de sable impraticables pour les manœuvres de cavalerie. D'ailleurs le but principal de retenir les gens du Souf chez eux était manqué, il ne restait plus qu'à se replier sur Meggarin, où Si Ahmed bel Hadj fut rallié le 28 dans l'après-midi.

A la même heure le chérif faisait son entrée dans Tougourt avec plus de 2,000 fantassins et 400 cavaliers.

La colonne légère était campée sur le plateau qui domine Meggarin; à droite elle s'appuyait sur l'oasis, à gauche dans la plaine de Taïbet. Le village de Meggarin était à une demi lieue en avant à droite.

Le 29, au matin, grâce à l'oasis de Tougourt qui leur permettait de dérober entièrement leur mouvement, Selman et le chérif se disposent à aller attaquer le camp de Meggarin. Le mouvement de retraite de l'avant-veille leur avait inspiré une grande confiance. Les nombreux troupeaux de chameaux qui paissaient à leur vue, ces mulets, ces bagages, c'était une proie qui alléchait ardemment leurs bandes. Le vice de la position de la colonne, obligée de s'appuyer à une oasis sourdement hostile, pour être maîtresse de l'eau, ne leur avait pas échappé, aussi croyaient-ils marcher à une victoire assurée, beaucoup de non combattants suivaient pour prendre part au pillage.

Pendant que Selman et le chérif, à la tête de leurs cavaleries réunies, devaient se déployer dans la plaine, pour attirer l'attention vers l'est, les nombreux saga cheminant dans les replis de terrain devaient se glisser derrière la large bande de palmiers de Meggarin, se jeter dans le village, l'occuper fortement, marcher et tourner le camp. Ce plan combiné faillit réussir.

A la première nouvelle de l'apparition de l'ennemi, le commandant Marmier donna l'ordre à ses fantassins de défendre le camp et de border l'oasis et il forme ses escadrons. Cependant le goum de Si Ahmed bel Hadj ben Gana avait été lancé pour débayer le terrain. Ben Gana est ramené. Les balles des cavaliers

ennemis viennent presque déjà dans le camp. Au même moment les saga surgissent en poussant des cris féroces de tous les coins et se précipitent vers le village dont les habitants ont déjà ouvert le feu sur nous. Ce fut le moment critique de la journée. Le village était la clef du champ de bataille. Le peloton de spahis du lieutenant Amar, le premier formé, est lancé pour contenir les goums qui débordent déjà sur la gauche. Le capitaine Vindrios, avec ses tirailleurs, arrête net les fantassins dont les cadavres couvrent déjà les bords du fossé de Meggarin. Le lieutenant Amar a chargé avec un admirable élan. Mais les cavaliers du chérif, un moment refoulés reportent leur drapeau en avant. Alors arrive l'escadron du capitaine Courtivron, tous les goums des Oulad-Derradj et des Sahari. Le capitaine de Courtivron se précipite bien massé au milieu des ennemis ; le goum ne tient pas, les fantassins fusillés de flanc par les tirailleurs, tournés par la cavalerie ne songent plus qu'à fuir. Alors ce n'est plus un combat, c'est une poursuite. Avec le plus grand à propos le capitaine Vindrios se jette en avant suivi d'une section de ses tirailleurs, tandis qu'avec l'autre le lieutenant Jouanneau escalade le village intrépidement. Les saga de Ghamra, quelques Oulad-Djelal suivent les tirailleurs dans Meggarin et en chassent les habitants auxquels s'étaient joints déjà des fantassins du dehors. Dès ce moment le succès n'était plus douteux. Selman et le chérif fuyaient à toute vitesse, abandonnant leurs fantassins qui, débordés, enveloppés dans la plaine, cherchaient à se sauver dans toutes les directions. Le lieutenant Rabotte, détaché de l'escadron, poussa la poursuite jusqu'au delà de la Sebka. Cependant le commandant Marmier est averti qu'un grand nombre de fantassins avec leur drapeau et leur musique s'étaient réfugiés dans un jardin de Meggarin et se montraient disposés à y vendre leur vie. Tout faisait croire qu'il y avait là un personnage important. On sut depuis que c'était le mokaddem de Nezla, un des plus chauds partisans de Selman et qui y fut tué. Le commandant fit arriver les tirailleurs au pas de course et mettre pied à terre au capitaine Clavel avec une partie de son escadron. Entraînés hardiment par leurs chefs, spahis et tirailleurs se précipitent et franchissent les murailles, sous le feu désespéré de ces fantassins qui se sentaient

perdus ; quelques-uns à peine échappèrent, tous les autres restèrent morts sur le terrain. Ce fut le dernier épisode de la journée. Il était alors près de 2 heures de l'après-midi ; ce combat avait commencé à 9 heures. Un incident peut donner une idée de ce que la déroute de l'ennemi eut d'affreux. La multitude des fuyards se pressait avec une telle confusion sur le pont de Bab-El-Khodra, unique issue pour entrer dans Tougourt, que treize hommes étouffés dans la presse tombèrent morts dans le fossé.

Près de 1,000 fusils, 100 sabres, cinq drapeaux, tels étaient les trophées de ce brillant combat dont le capitaine Seroka, chef du bureau arabe de Biskra et l'un des principaux acteurs de ce fait de guerre, nous a laissé le récit mouvementé qu'on vient de lire.

Les pertes de l'ennemi étaient énormes ; abandonnés par les goums, les malheureux saga de Selman et du chérif fuyant dans cette plaine inondée par nos cavaliers avaient jonché leur fuite de cadavres. On évalua les blessés et les tués à près de 500. Quant à nous, nous ne comptons que 11 morts et 46 blessés. Le commandant Marmier garda la position si bravement conquise et attendit les résultats du combat de Meggarin. Le 30, au matin, il fit faire une grande patrouille par 200 chevaux tout le long du flanc oriental de l'oasis de Tougourt ; il voulait juger de la confiance que pouvait conserver l'ennemi. Notre goum ne rencontra rien ; pas un éclaireur n'osa sortir des palmiers ; les exilés qui accompagnaient la colonne redoublèrent l'activité de leur correspondance avec Tougourt, Nezla, Tabesbest, Zaouïa.

Dès le 30, au matin, les gens de Zaouïa commencèrent à arriver au camp par dix, vingt et trente. Dans la journée du 1^{er} décembre, Selman fit sortir tout son monde pour en passer la revue et chercher à réveiller l'enthousiasme. Il reçut de tous un accueil glacial et après la revue les contingents de la banlieue, au lieu de rentrer à Tougourt, se dispersèrent dans l'oasis. Déjà le chérif avait été abandonné par les contingents de Taïbet et d'une grande partie de ceux du Souf. Alors Selman envoya dire au chérif, qui s'obstinait à camper au dehors de la ville, qu'il fallait prendre un parti décisif, c'est-à-dire renvoyer ses goums qui devenaient inutiles et embarrassants, car on ne pouvait plus songer à

tenir la campagne et entrer à Tougourt avec tous ses fantassins. Le chérif répondit qu'à Laghouat il avait fait le serment solennel de ne plus s'enfermer dans une ville attaquée par les Français. Dès lors l'idée de fuite commença à entrer dans l'esprit de l'un et de l'autre. Le bruit de la marche de différentes colonnes du Sud qui semblaient converger sur Tougourt, l'arrivée des goums de Bousâda qu'il prenait pour une avant-garde, la nouvelle de l'approche du commandant du Barail, déjà à El Hadjira; la certitude de la présence des troupes du colonel Desvaux à Mraïer, tout dut leur faire croire que cette année les Français ne se borneraient pas à de simples démonstrations, mais que Tougourt allait être sérieusement attaqué. S'ils tardaient trop à fuir, ils pouvaient se trouver cernés. Vers une heure du matin, le 2 décembre, Selman et le chérif abandonnèrent Tougourt dans la plus grande précipitation, Selman confiant ses femmes et ses enfants à la zaouïa de Temacin. Cette fuite se fit avec une telle panique que quelques cavaliers seulement des Oulad-Sidi-Amar pillèrent une partie des bagages.

Dans la matinée le commandant Marmier s'étant fait précéder des lieutenants Rose et d'Yanville, avec un peloton de spahis (1), faisait tranquillement son entrée dans Tougourt.

Aussitôt les dispositions les plus sévères étaient prises pour éviter tout désordre, pour rassurer les populations.

Dès le lendemain un grand nombre d'habitants qui s'étaient réfugiés à Temacin rentraient dans leurs maisons. Le 5 décembre 1854, le colonel Desvaux arrivait à Tougourt avec sa colonne et prenait possession de l'ancienne capitale de Ben-Djellab, au nom de la France.

Au palais de la Division de Constantine, dans la salle dite des trophées, rappelant les souvenirs des campagnes accomplies par nos troupes dans la province, on voit une belle panoplie d'armes, de tambours en cuivre et de timbales, ayant appartenu à

(1) C'est le lieutenant Constant d'Yanville qui quelques jours après se rendait à Paris, pour présenter au Gouvernement les drapeaux enlevés à l'ennemi au combat de Meggarin.

la musique de Selman. Cinq drapeaux pris également au combat de Meggarin surmontent le tout et sur une plaque explicative on lit la légende suivante :

TOUGOURT

Entrée dans cette ville, le 5 décembre 1854, de la colonne commandée par le colonel DESVAUX, du 3^e Spahis, commandant la subdivision de Batna.

Combat de Meggarin, 29 novembre 1854.

État-major

MARMIER, chef d'escadron au 3^e Spahis.
SÉROKA, capitaine chef du bureau arabe de Biskra.
ROSE, sous-lieutenant adjoint au bureau arabe.

3^e Régiment de Spahis

DE COURTIVRON, capitaine commandant.
CLAVEL, capitaine.
DE BONNEMAIN, capitaine.
AMAR BEN ABD-ALLAH, sous-lieutenant.
CHÉGU, maréchal-des-logis.
GARNAULT, brigadier.
AHMED EL-FERGANI, spahis.
KHALED BEN DIF, spahis, a pris un drapeau.

3^e Tirailleurs indigènes

VINDRIOS, capitaine commandant.
JOUANNEAU, sous-lieutenant.
FARGUE, sergent-major.
MOHAMMED BEN AMRAOUI, a pris deux drapeaux.
TAÏEB BEN ALI, sergent.

Colonne de Bousáada

PEIN, chef de bataillon, commandant.

L. Charles FÉRAUD.

(A suivre.)

